

— C'était sa qualité d'excellente musicienne qui m'avait décidée. Et elle paraissait si peu coquette ! Quel ennui, Seigneur, quel ennui ! Maintenant, il va me falloir trouver un prétexte pour lui annoncer que je n'ai plus besoin de ses services. Si tu as deviné juste. Maurice sera furieux, il me déclarera qu'il veut l'épouser, et partira pour Pau faire sa demande. . . Comment nous tirer de là ?

— Il y aurait un moyen : ce serait de paraître croire devant Maurice qu'elle retourne à Pau pour être fiancée à M. Dugand.

— Tiens, tu as une bonne idée, Charlotte ! Mais si Maurice lui parle quand même ?

— Maurice a des sentiments qui lui feront regarder comme indélicat d'adresser une demande en mariage à une jeune fille presque promise à un autre.

— Eh bien ! nous essayerons cela. Aussi bien, nous n'avons pas d'autres moyens. Et après tout, ne se pourrait-il pas que nous disions la vérité, et qu'il soit réellement question de fiançailles entre ces deux jeunes gens qui se sont déjà connus à Pau ?

Les lèvres fines de Charlotte eurent une rapide crispation.

— En admettant qu'elle lui plaise, il y regardera à deux fois, car ce serait pour lui une fameuse charge ! Avec sa position qui s'annonce assez belle, il peut prétendre à un autre mariage.

— Oh ! certainement ! Du reste, cela m'importe peu, pourvu que je puisse faire durer l'obstacle, représenté par ces soi-disant fiançailles, assez de temps pour que Maurice perde l'idée de cette folie. Il faudra, pour plus de sûreté, lui insinuer l'idée d'un voyage. Tu pourrais, par exemple, lui demander de t'accompagner en Italie.

— Merci bien ! Si vous croyez que je vais m'éloigner précisément au moment où mon mariage avec le baron Van Hottem paraît s'arranger tout à fait !

Mme de Ravines regarda sa fille d'un air perplexe.

— Sérieusement, Charlotte, ce mariage te plairait ?

— A cause de la fortune, oui. Evidemment, Pieter n'est pas mon rêve, mais enfin, il ne sera pas un mauvais mari, et on ne peut pas tout avoir, acheva-t-elle avec une sorte d'âpreté dans la voix.

Mme de Ravines secoua la tête.

— C'est égal, j'aurais voulu pour toi quelqu'un de mieux que ce pauvre Pieter. Et je ne suis pas si sûre que cela qu'il soit un bon mari.

Charlotte eut un orgueilleux mouvement de tête.

— Je saurai le diriger, rassurez-vous. Je ne suis pas d'un caractère à me laisser dominer.

Elle s'interrompit. La porte venait de s'ouvrir sous une main très vive, et Marcelle entra, suivie de Noella. Un peu en arrière apparaissaient M. de Ravines et Stanislas.

— Maman, M. Dugand vient dîner avec nous ! s'écria la fillette. Et il m'a apporté de la Vont-aux-Dames de très jolies choses pétrifiées.

Fort heureusement, la verve de Marcelle ne connaissait pas d'arrêt, non plus que la loquacité de son père, car autrement le dîner eût été particulièrement morne ce soir. Stanislas se montrait peu causeur et visiblement préoccupé. Il ne s'attarda pas

après le repas, malgré les instances de M. de Ravines, en prétextant que son oncle l'attendait toujours avec impatience.

Lorsque le jeune homme se fut éloigné, Noella, remonta avec son élève dans la chambre de celle-ci. Elle s'y trouvait depuis un quart d'heure, et Marcelle commençait déjà à se déshabiller, lorsque la cloche de la grille d'entrée fut agitée violemment, en même temps que s'élevaient les aboiements des chiens de garde.

— Qui donc arrive à cette heure ? Oh ! Mademoiselle, votre chambre donne sur la cour, allons voir ce que c'est !

— Restez en repos, petite curieuse ! Qu'avez-vous besoin de vous occuper de cela ?

Marcelle eut une légère moue, mais obéit pourtant et continua à se déshabiller. Tout à coup, la porte de la maison fut ouverte, des voix s'élevèrent, des exclamations retentirent.

— Oh ! mais, il y a quelque chose, décidément ! s'écria Marcelle n'y tenant plus.

D'un bond, elle était à la porte, puis dans l'escalier.

— Marcelle, vous êtes en jupon ! vous allez prendre froid !

Mais la fillette n'écoutait rien, et Noella dut la suivre, d'autant plus volontiers qu'elle venait de reconnaître tout à coup la voix de Stanislas.

Il était en effet debout dans le vestibule, entouré des maîtres et du personnel de Rocherouge. En un clin d'œil, Noella vit son visage très pâle, couvert de poussière et de sang.

— Vous êtes blessé ?

Ces mots s'échappèrent avec peine de sa gorge soudain serrée.

Stanislas, écartant d'un geste ceux qui l'entouraient, s'avança un peu vers elle.

— Ce n'est rien, rien du tout, Mademoiselle ! Comme je l'expliquais précisément, ma voiture a rencontré tout près d'ici un obstacle inattendu, elle a versé, et j'en suis quitte pour quelques contusions et cette petite blessure à la tête.

— Blessure que nous allons soigner, mon cher ami ! s'écria M. de Ravines. Alberte, il faudrait un linge. Est-ce vous qui faites le pansement ?

— Je vous avoue, mon ami, que je suis fort inhabile, et si nerveuse que la vue du sang m'impressionne extrêmement, avoua Mme de Ravines.

— Eh bien ! Charlotte ?

Tout en parlant, M. de Ravines regardait autour de lui. Mais Charlotte, qui se trouvait là tout à l'heure, venait de disparaître.

— Mlle Noella sait si bien soigner les malades ! s'écria Marcelle.

— Mais c'est vrai, au fait ! Mademoiselle, voulez-vous ?

— Volontiers, répondit la voix tremblante de Noella.

Un peu après, Stanislas était assis dans le salon, et les petites mains adroites de sa fiancée opéraient le pansement. Après quoi, ayant avalé un cordial, il se leva en déclarant qu'il allait se hâter de rentrer,